

DEBRIS

En passant devant la chocolaterie, la route n'était pas barrée, mais la circulation ralentie, des carabinieri faisaient la circulation, deux motards étaient également présents, leurs motos garées sur le bord de la route. Marie, qui se penchait à la vitre avec intérêt et curiosité, demanda à Giuseppe de s'arrêter un moment.

Il n'est pas très chaud, il hésite.

Le pick up s'engage dans l'allée qui mène à l'usine. Passe-droit

Pris à la gorge par l'odeur.

L'odeur

On descend.

De l'eau partout sur le sol, on patauge dans les flaques, des vieux tuyaux abandonnés, des chaises en plastique renversées.

Il y avait là une quinzaine de personnes en uniforme, des policiers, des pompiers, des techniciens de l'identification criminelle, mêlé aux badauds nombreux, que retenaient difficilement

Désolation dégât de l'eau, inondation, un marécage,

On n'entre pas vraiment, on jette un oeil.

Seule subsiste les poutres porteuses calcinées.

Enrobeuse calcinée renversée sur le sol, tapis roulant, voyants lumineux, manettes
Trois ou quatre grands Cuve de chocolat de près de trois mètres de haut, dont l'inox des parois cylindrique avait bien résisté, gardant sa teinte aluminium, avec des reflets brunâtres des traces imprimées des flammes qui l'ont léchées, inox double paroi avec pompe

ça et là, sur le sol, renversée ou ,quelque vieilles machines, Carle & Montanari, aux allures d'ustensile de boucher, des vieux hacheurs à viande, avec cette couleur crème des anciens frigidaires.

Des grandes balances, des plaques émaillées avec d'anciennes publicités pour le chocolat *Monte Capanne*

Le sinistre qui avait détruit la fabrique cette nuit était d'autant plus malheureux, que les propriétaires, la famille Scaglione, venait de s'endetter pour acquérir une nouvelle ligne de production de vingt-six mètres de long pour diversifier les activités et produire une ligne de chocolats fantaisie pour les fêtes de fin d'année distribués dans les hypermarchés, pralines, petites bouchées, boîtes de chocolats et ballotins ornés du monogramme MC, contenant les bouchées *Monte Capanne* de taille et d'arôme variés, enrobées du rituel papier d'étain rouge.

A l'emplacement du petit comptoir de vente que nous connaissions ne subsistait que l'armature métallique du local. Derrière les portes inexistantes et les vitres éclatées, on devinait des murs noircis de l'ancienne boutique.

je laissais traîner mon regard sur une vieille doseuse de chocolat Carle & Montanari qui marinait, isolée, singulière, avec son allure de vieil hachoir à viande renversé.

qu'on ne peut pas échapper à la mise en règle, et ceux qui essaient malgré tout de s'y dérober en paient toujours le prix, toujours, et que ce n'est que justice. Voilà ce qu'il voulait dire.

me rendais compte que, si en été cela passait relativement aperçu, nous étions quand même fondamentalement inadaptés dans ce milieu, avec nos manteaux élégants, le mien de laine bleue, et celui de Marie, demi saison, en laine sable, presque assorti à son élégante valise Mandarin Duck en toile, et mon sac de voyage que Marie portait, noir, élégant, avec la fine pochette pour l'ordinateur, nos chaussures en cuir déjà tordues, mouillées, crottées

(Ancora Tu non mi sorprende lo sai, Ancora Tu ma non dovevamo vederci più).

*Sei ancora tu purtroppo l'unica
Ancora tu l'incorregibile
Ma lasciarti non e possibile
No lasciarti non e possibile
Lasciarti non e possibile
No lasciarti non e possibile*

, je lui dégageai un fauteil bleu marin à large accoudoir qu'elle aimait,

, ho fame anch'io e non soltanto di te

avec cette logique de rêve, ou de cauchemar, où, dans cette apparence de réel muet, ouaté, alourdi dans lequel on se meut les membres ankylosés, la chose désirée est à la fois à portée de main et inaccessible

Marie, très vite, s'était dirigée vers la bibliothèque et avait jeté un coup d'œil sur les rayonnages, s'était penchée pour lire les titres — une impressionnante bibliothèque d'histoire de l'art et de philosophie — avait pris un livre dans les rayons et avait été se rasseoir. Je pensai alors que le père de Marie avait passé les dernières années de sa vie ici, aussi bien en été qu'en hiver, avec ces livres pour seule compagnie. Homme de culture qui parlait plusieurs langues (mais plus avec personne), il avait fini par se couper définitivement du monde. Je songeai qu'avec sa mort, l'année dernière, et la mort de Maurizio à présent, une époque se terminait. La maison se transformerait nécessairement, évoluerait, Marie prendrait la relève, avec l'aide des fils de Maurizio (en espérant que ce soit Francesco, l'ainé, qui reprendrait les attributions de son père, et non pas Giuseppe, qui nous avait fait si mauvaise impression).

Dehors, on entendait toujours la pluie tomber par la porte ouverte — la pluie, ininterrompue, qui gargouillait dans les gouttières

Sortie de l'hôtel pour se rendre à l'enterrement.

Toujours, dans les rues de Portoferraio, régnait cette odeur de chocolat qui imprégnait l'atmosphère, comme, au lever du jour, dans la grisaille de l'aube, une forte odeur de brûlé venue du sud-est, de la rade, devait régner sur la ville, tandis que quelques fumées, portées par le vent, devaient errer dans les ruelles pavées qui montaient vers les fortifications.

—eh, bien, si ça ne vous plaît pas les chrysanthèmes, prenez autre chose

au détour d'une allée, une rose rouge unique posée de profil sur le marbre noir d'une tombe

Au cimetière changement de nature de l'odeur de chocolat, chaque particule de l'air que nous respirions dans notre course éperdue était contaminée par cette odeur de chocolat dont on ne pouvait se défaire, qui saturait l'air que nous respirions. , ou au moins ce ,

il y avait plusieurs cours en enfilades dans le cimetière, séparées par des couloirs couverts. Marie marchait devant moi, son bouquet de lys à la main, et

Il semblait même que les allées se retrécissaient autour de nous, que les tombes nous cernaient et nous butions sur des bordures, nous trébuchaient contre des bases en marbre de stèles funéraires.

Nous tournions en rond sur place, nous repassions aux mêmes endroits, retrouvant les mêmes tombes, nous étions égarés, et les points lumineux des lanternes des morts s'étaient éteints ou avaient disparus de notre vue et ne pouvaient plus nous guider.

Cimetière

Au loin, nous aperçûmes alors une veilleuse jaunâtre grillagée allumée au fronton du mur d'enceinte, et, courant alors sur quelques mètres, nous débouchâmes dans une large allée bordées de pelouses et de tombes familiales, surmontées de croix de pierre et de bois, de stèles, de cippes et de statuettes d'anges. Nous retrouvâmes là les tombes classiquement alignées et les rangées niches le long des murs d'enceinte, où quelques familles, comme si de rien n'était, ignorantes de notre agitation intérieure, se recueillaient dans ce lieu de silence, de paix et de sérénité. Nous marchions d'un bon pas sous la pluie pour regagner la sortie, et c'est alors que peu à peu que les photos des morts commencèrent à nous accompagner, non pas que nous les regardions particulièrement, que nous les fixions ou les dévisagions, c'était plutôt le contraire qui semblait se passer, j'avais le sentiment, que c'était moi, vivant parmi les morts, qu'ils observaient placidement, ces milliers de visages qui ornaient immobilement les tombes, en noir et blanc, dans des médaillons ovales, vieillot, parfois émaillés pour résister aux intempéries, ou en couleur, des tirages couleur numériques récents, plastifiés, encadrés, ou découpés dans des cartouches aux

dimensions intégrés à la stèle. Je regardais ces visages, je ne les regardais mêmes pas, je jetais un œil dessus au passage, mais j'étais absolument fascinés par eux, ils avaient quelque chose qui aimantait la vue, ces visages anodins de personnes anonymes, auquel je n'aurais jamais fait attention dans une foule, avait, tous, quelque chose qui magnétisait la vue et qui me fascinait, et cette chose, c'est qu'ils étaient morts, c'est la mort qui leur donnait à mes yeux cette importance et ce statut. J'observais ces visages fixes, immobiles, de personnes banalement habillées, avec des cravates, des lunettes, des foulards, qui étaient vivantes au moment où elles avaient été photographiées et qui m'apparaissaient encore vivantes maintenant, leur reflet ne m'atteignant qu'aujourd'hui, avec ce décalage dans le temps qui nous permet de percevoir dans le présent des corps célestes qui ont disparus depuis longtemps. Je me sentais oppressé par cette proximité, par cette intrusion, par cette ingérence, par cette présence des morts dans ma vie, et, marchant vite face au vent dans cette pluie fine qui me frappait au visage, je lisais mentalement le nom des morts au passage — je les récitais ou je les psalmodiais —, ces noms qui défilaient dans mon champ de vision au rythme de ma marche et m'éclaboussaient les yeux, me giclaient au visage, Annunziata Paoli, Omero Cignoni, Marina Aldi, Amedeo Brogi, Assunto Nardelli, Palmino Cavaliere, Alessandro Terrosi, Armela Marghieri del Brandi.

et, sentant le contact très doux de sa main contre ma paume, j'éprouvai intimement la vérité de cette loi physique qui décrit la tendance spontanée de deux corps entrant en contact à égaliser leur température —

de la véhémence dans les yeux, de l'effarouchement dans le regard (même si par la suite elle avait regretté la brutalité)

Je suis enceinte, ajouta-t-elle en regardant droit devant elle, avec un sourire en coin dans les yeux.

et que j'étais ému aux larmes d'embrasser quelqu'un qui pleure

« Mais, tu m'aimes, alors. » C'est Marie qui me demandait ça, c'est elle qui me demandait si je l'aimais, alors que j'avais attendu vainement pendant deux mois un signe de sa part, une lettre, un mail, un coup de téléphone.

Nous étions montés attendre le taxi à la hauteur du parking. Il n'y avait pas de lune, et nous attendions en silence à proximité de la vieille camionnette du père de Marie qui était garée sous l'appentis. Nous avons rentré la table de jardin, nous avons fermé définitivement la maison. *Una mezzoretta*, avait dit le chauffeur de taxi au téléphone, et en entendant cette magnifique expression de *mezzoretta* que Marie m'avait rapportée (c'est elle qui avait téléphoné, elle avait consulté un vieil annuaire de l'île d'Elbe sous le meuble du téléphone pour trouver le numéro d'une compagnie

de taxi de Portoferraio), j'avais songé que son équivalent en français, « petite demi-heure », révélait certes un concept fascinant, mais restait totalement décevant dans la formulation. En attendant, cela faisait quarante minutes qu'on nous avait parlé de petite demi-heure, et, commençant à nous impatienter sur le parking désert, nous nous avançâmes dans le chemin à la rencontre du taxi. Nous marchâmes ainsi cinq minutes, dix minutes peut-être, dans la nuit, et, à mesure que nous nous approchions de la maison de Maurizio, Marie regrettait de ne pas être restée attendre sagement sur le parking. Elle eut d'ailleurs une réaction tout à fait irrationnelle, quand nous vîmes deux phares s'avancer lentement vers nous dans le chemin, car, plutôt que d'aller au devant de la voiture qui arrivait et de signaler notre présence, elle me prit par le bras et m'entraîna à l'écart pour nous dissimuler. La voiture nous dépassa, lentement, et ce n'est que lorsque nous aperçûmes le caisson lumineux TAXI qui trônait sur le toit de la voiture qui avançait au ralenti dans le chemin, que Marie, surgissant des buissons, courut derrière la voiture en agitant les bras comme une extravagante, ajoutant l'exubérance à l'irrationnel.

Dans le taxi

Le chauffeur nous demande si nous prenons le bateau de dix-neuf heures — et Marie dit oui !

Le chauffeur dit qu'on n'est pas très prévoyant, qu'on est en retard, qu'il va falloir se dépêcher.

D'autant qu'il faut repasser prendre les bagages à l'hôtel

Dans le taxi ?

Et de même que, chez certains couples, il arrive un moment où une fêlure s'installe dans leur relation, qui ne peut que s'étendre et s'aggraver pour aboutir finalement à une rupture, je sentais que pour nous, c'était plutôt dans notre rupture qu'une fêlure était en train de s'installer, qui, avec ce que nous venions de vivre et le fait que Marie était enceinte, ne pourrait nécessairement que croître, au point que, si elle venait à s'élargir encore, c'est le principe même de notre séparation qui se trouverait menacé et que nous finirions par nous remettre à vivre ensemble.

Je sentais confusément que notre rupture arrivait à son terme, et je songeai alors, que, depuis le premier jour de notre séparation au début de l'année à Tokyo, il s'était écoulé exactement neuf mois.

Evoquer la possibilité d'u dîner à Florence. Invitation à prendre un taxi.

En passant devant l'usine Monte Capanne, le chauffeur de taxi ralentit et, lâchant une main du volant pour nous montrer les décombres (« un desastro » nous dit-il avec une expression d'abattement), il ajouta que ce n'était pas un accident, et se retourna vers nous pour vérifier l'effet de sa révélation. Vous savez ce que c'est ? Il était toujours retourné et il nous regardait, et il me démangeait de lui dire de regarder la route. *Escroquerie à l'assurance*, affirma-t-il, triomphalement, en se remettant à conduire. Il nous expliqua alors, dans un italien aussi embrouillé que son raisonnement, que c'était les propriétaires eux-mêmes qui avaient mis le feu pour

toucher l'assurance, mais que la police était dans le coup, qui avait touché une commission pour fermer les yeux et conclure à un accident, et que les seuls qui en pâtissaient, finalement, ce n'était même pas les assureurs de Milan, dont la maison-mère était à Londres, qui avait des réassureurs à Hong Kong et à Singapour, c'était les pompiers de Portoferraio, qui risquaient leur vie pour ces conneries (*eh, si, è vero*, lui dit Marie)

Le bateau à 19 heures, il est déjà plus de 18 heures 30 quand on entre dans Portoferraio

Nous sortîmes du taxi en coup de vent, je passai prendre les clés à la réception, laissant Marie payer l'hôtel, et montai les escaliers quatre à quatre. J'ouvris la porte et entrai, n'allumai même pas la lumière, il faisait au moins 50° dans la chambre, les trois radiateurs chauffaient au maximum, et tous les rideaux étaient hermétiquement fermés le long des fenêtres. Je retins mon souffle, et me précipirai dans la fournaise pour aller chercher la valise de Marie et ressortir de la pièce sans respirer. Dans les escaliers, tandis que je traînais derrière moi la grosse valise de Marie, j'entendais une conversation animée à la réception, des paroles en italien, des exclamations, la dame réclamait une nuit et demie à Marie, soit 150 €, et Marie ne voulait pas payer plus d'une demi-nuit, 50€, puisque nous quittions la chambre à 18 heures. Mais la dame prétendait qu'on lui avait dit qu'on resterait trois nuits. *Lui ! s'écria-t-elle en me voyant entre, e lui che l'ha detto ! Il suo marito!* s'écria-t-elle en me désignant du bras à travers la réception. Je m'avançai dignement jusqu'au comptoir, je craignais surtout qu'on finisse par rater le bateau avec tous ces contretemps (*mais, mon mari, il dit n'importe quoi*, disait Marie), et, me fouillant rapidement les poches, je déposai trois billets de cinquante euros sur le comptoir pour en finir au plus vite. Marie les regarda, songeuse, et les prit aussitôt, les confisqua, les mit dans sa poche, et reprit de plus belle la conversation avec la dame, lui disant qu'il n'y avait même pas le chauffage dans la chambre, ce à quoi la dame, étouffant d'indignation (*ma senti, Signora*), lui prenant le bras par-dessus le comptoir, lui répondit *que c'était arrangé !*, pendant que je quittais la réception pour aller mettre la valise dans le coffre du taxi et que j'entendais encore des bribes de conversation se dissiper derrière moi dans la nuit tandis que j'ouvrais la porte et que j'étais déjà dans la rue, que *le chauffage était réparé !* Le chauffeur de taxi était sorti de sa voiture pour m'accueillir. Il eut un regard vers les cris qui provenaient de la réception et je lui fis signe de ne pas s'inquiéter. Il m'aida à soulever la lourde valise de Marie et à la déposer dans le coffre, et je pris place à l'arrière du taxi. Nous attendîmes encore quelques minutes avant de voir Marie sortir tranquillement de l'hôtel dans la nuit en rangeant sa carte de crédit dans son étui et hâter le pas pour me rejoindre dans le taxi. Alors ? Eh bien, j'ai payé une nuit, dit Marie (je n'allais quand même pas payé une nuit et demie, il n'y a pas de raison, enfin).

italiques en italien

Sur le pont du navire

Je regardais les côtes s'éloigner et je pensais que Marie n'avait pas ouvert sa valise.